

La peur du loup

Pierre Lefebvre

Numéro 310, hiver 2016

Souveraineté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79725ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lefebvre, P. (2016). La peur du loup. *Liberté*, (310), 3-3.

La peur du loup

JE VIVAIS à Paris depuis, je ne sais pas, un an et demi peut-être, disons deux ans, assez en tout cas pour avoir l'impression d'y être depuis longtemps. Un samedi après-midi que je mangeais un cornet de crème glacée en niaisant devant la vitrine d'une librairie, j'ai eu un drôle de malaise. C'est le titre d'une plaquette, ça devait être un recueil de poèmes, qui, je m'en souviens encore comme il faut, a déclenché toute l'affaire : la boule, d'abord, dans le fond du ventre, après ça le serrement à la gorge puis, finalement, la confusion, la désorientation peut-être plutôt, pendant laquelle on essaye de comprendre ce qui vient de se passer.

Ce titre-là ne comportait pourtant pas grand-chose d'extraordinaire. Le regard d'un Français, d'un Belge, d'un Algérien, ou de n'importe qui parlant une autre langue mais quand même capable de lire ou d'au moins déchiffrer le français, devait glisser dessus, je gagerais vingt piasses, comme il le ferait sur un trognon de pomme. Mais pour un Québécois, je veux dire un Québécois absent de chez lui depuis un bon bout, un livre intitulé *La souveraineté du vide*, ça faisait dans le dash en maudit.

Le premier choc, tout ça se déclinait en déflagrations, a été de réaliser que je n'avais pas lu, pas vu ni entendu, ni même entraperçu le mot *souveraineté* depuis mon arrivée en France. J'avais l'impression de voir un mort, ou enfin un revenant. J'ai eu envie de lui demander ce qu'il faisait là. C'est pourtant le deuxième choc qui a été le plus violent, à cause, sans doute, de son côté rétroactif. Si le mot ne m'avait pas manqué, pas une miette, tout ce temps-là, si je n'avais pas non plus ressenti le besoin de l'utiliser, ça me faisait quand même drôle d'éprouver après coup, précisément en le voyant, à quel point il était, il avait été, complètement absent de mon vocabulaire comme du paysage social dans lequel je me trouvais. Du coup, et ça a été le troisième choc, son omniprésence quand je vivais à Montréal m'est devenue presque étouffante.

En même temps, et mon trouble venait de là aussi, même si le Québec est loin d'être étranger à la vacuité, dans *La souveraineté du vide*, le mot *souveraineté* me semblait un autre mot que celui sur lequel on tombe à tout bout de champ quand on se trouve chez nous. Ça me déstabilisait. Je le reconnaissais pour ainsi dire sans le reconnaître. La sensation se rapprochait de celle qu'on a dans les rêves, quand

un visage ou un corps familier nous apparaît monstrueux ou à tout le moins étranger. C'est comme si le contexte poétique lui donnait une tonalité, un tonus même, que des années de formules creuses et de cris de ralliement avaient fini par émousser. Bref, c'est niaisieux, je le sais, mais je réalisais que le mot pouvait avoir un sens et, surtout, renvoyer à autre chose qu'au PQ, qui l'a toujours utilisé comme un euphémisme en plus, l'employant pour ne pas avoir à dire *indépendance*, qui achalait, lui-même ayant été adopté pour ne pas prononcer *séparation*, qui faisait peur. Bref, j'ai fini mon cornet complètement dépaysé, je veux dire au point de me sentir nulle part, ou enfin de nulle part.

Je me suis surpris à penser à une sorte de Churchill ordonnant aux Anglais de bombarder Londres.

L'expérience a eu beau être très brève, elle a laissé en moi une impression durable. Un rien d'ailleurs la fait parfois revenir à la surface. Une des dernières fois, c'était en septembre de l'année passée. En lisant le journal qui relayait les propos de notre premier ministre justifiant le bien-fondé de ses politiques d'austérité, le même sentiment d'irréalité, à moins qu'il ne faille carrément dire d'aliéna-

tion, le sentiment de me trouver dans un no man's land, m'est encore tombé dessus. « Si on n'agit pas, nous, les Québécois, c'est New York et les agences de crédit qui vont décider pour nous. » Dans un premier temps pourtant, je l'avoue, la déclaration m'a surtout amusé. La logique du bon docteur Couillard m'amenaient en effet à imaginer une bande de moutons décidant de s'entredévorer sous prétexte qu'autrement le loup allait, lui, s'en charger. Après ce moment de douce rêverie, je me suis par contre surpris à penser à une sorte de Churchill ordonnant aux Anglais de bombarder Londres de crainte que les Allemands ne détruisent la ville. Ça m'amusait un peu moins.

Qu'il faille agir me semblait une bonne idée, mais le faire pour plaire à New York, par crainte des agences de crédit et sans doute, pire encore, pour le bête plaisir de les singer, m'apparaissait tellement honteux, tellement porteur d'eau, que je me suis ennuyé de mon malaise parisien, tant tous les liens civiques m'apparaissaient désormais disparus. Car à partir du moment où l'État n'est plus souverain, que peut bien vouloir dire la notion même de citoyenneté?

Ceux qui insistent pour parler de contribuables en lieu et place de citoyens ont beau me mettre en maudit, ils n'ont peut-être pas tort. C'est bien ce que nous semblons être désormais.

— Pierre Lefebvre **L**